Doucet, Pierre-André. *Sorta comme si on était déjà là. Sudbury : Prise de parole, 2012.*

A lire absolument. L'histoire est bien triste / Les histoires sont bien tristes, mais à mesure qu'on avance dans le dédale des fragments, textos, poèmes et autres entrées de journal, on se demande s'il pourrait en être autrement dans un récit aux formes – si contemporaines – de délabrement de la pensée, de pensée photographique, de voyages illimités (ou quasi), de vraies émotions pour lesquelles tous les moyens d'expression ont déjà été utilisés, pour une vie quotidienne avec toutes ses banalités, même les plus tragiques. Le plus beau dans tout ça, c'est que ce n'est ni un roman, ni un récit, ni une autofiction – pas de nouvelles non plus – plutôt des fugues bien brèves et bien braves, de Montréal à Moncton, du Canada au Liban, d'une rue à l'autre, d'un personnage au prochain et au rythme des générations. Rien ne se fixe ; on peut lire le tout en petits morceaux spécifiques ou recréer une chronologie. Les personnages ont pour seule forme quelques mots ; ils ne deviennent pas vraiment des personnages ; ils sont des noms qui reviennent ou pas et s'effilochent, des gestes, des observations vite croquées ; une route qui se déroule, le débris de la stupidité d'une guerre (Afghanistan, Canada oblige) ; ils ont des liaisons et des histoires d'amour ; quelques corps, des choses à faire, des gens à rencontrer ; un bus qui passe ; la vie qui passe ; des oublis et des silences. Nous, on est bien contents de lire.

La langue est magnifique ; elle coule et musique – l'auteur est, avant tout, pianiste, et voilà que la langue se délie, les mots – français, chiac, anglais – s'enroulent comme des perles sur un fil. Tout est rythme, celui des kilomètres qui s'égrènent entre Montréal et Moncton ; celui des textos, brefs et répétitifs comme si les êtres manquaient l'heure de leurs rendez-vous ; et aussi un « opus posthume » avec *allegro*, *agitato*, *sotto voce* et plus encore ; pour finalement s'assagir dans la chronologie d'un carnet intime.

Et puis, il y a les images – et pas seulement la photographie noir et blanc de la dernière page montrant un jeune homme léger et décontracté qui s'amuse dans la nuit et dont l'insouciance contraste avec le ton plus mélancolique. Revenons aux images, celles-ci littéraires ; elles nous éveillent et esquissent les détails d'un film qu'on pourrait se faire. Ma préférée – le narrateur, trempé par une pluie torrentielle court dans la rue – témoigne de la dilatation de l'expérience et de l'augmentation de nos réalités quand on vit en fragments et qu'après tout, on s'en accommode :

l'eau rentre par mes yeux, mes oreilles, sort par mes narines, les coins de ma bouche, j'suis rempli, un verre qui déborde, on me comprime et j'explose d'eau grasse et savonnée, une éponge après la vaisselle d'un gros repas dominical [...]. j'suis un bol, j'suis un bain, j'suis une vieille *chevy* rouillée, *parkée* su'la dufferin avec les fenêtres baissées, un champ d'patates, un livre laissé su'l *porch* un soir parce que t'étais trop fatigué pour te rappeler de le rentrer, j'suis un *fucking* trou graissé, la *bitch* de tout le monde, le chrétien qui tend l'autre joue, l'âne de la classe qui prend les insultes, le paria, l'intrus [...]. (85)

A lire donc.

Catherine Parayre, Université Brock